

Le Devoir

ISSN 0850-5500
édité par
GMT Pile à l'heure !

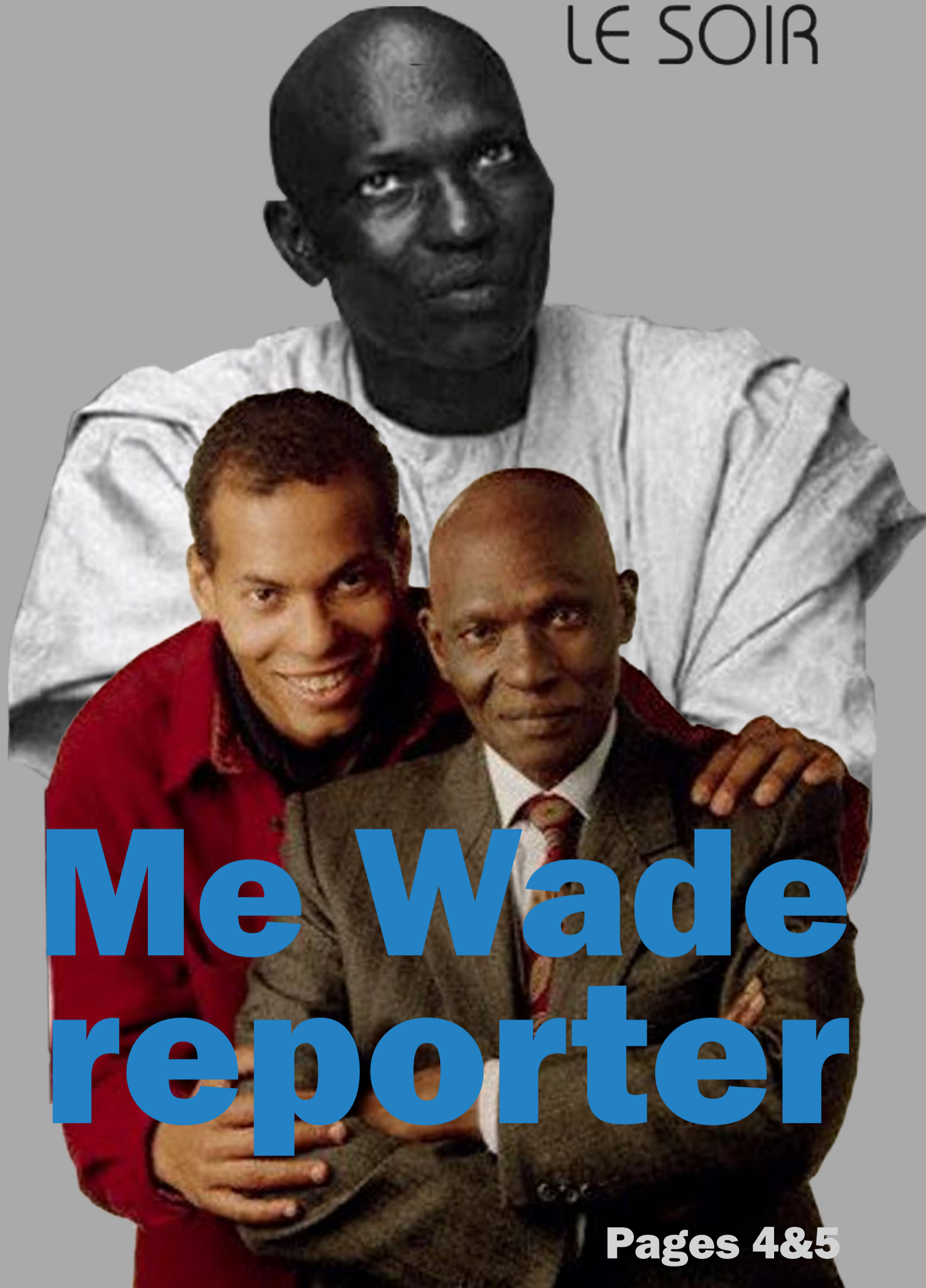
NOUVELLE FORMULE - ÉDITION DU LUNDI 22 NOVEMBRE 2021



Page 7

Sarraounia résistante

Takusaan LE SOIR



**Me Wade
reporter**

Pages 4&5

SIMB OU FAUX-LION, UN ÉLÉMENT DE LA CULTURE SÉNÉGALAISE DÉVALORISÉ

La nostalgie n'est plus ce qu'elle était

Étant inclus parmi les éléments essentiels de la culture sénégalaise, le simb ou le jeu de faux-lion est un constituant du patrimoine immatériel sénégalais.

Le simb a fait l'essence de diverses manifestations. Cette pratique tient ses origines de la rencontre entre un homme et un lion, d'après l'histoire. Mais, de nos jours, assister un simb revêt un besoin de se distraire et non d'assister à une séance de désenvoûtement.



À l'instar de la lutte, de la danse traditionnelle, le Simb a été l'une des grandes attractions populaires favorites du Sénégal. C'est un événement culturel ou des hommes se déguisent et se maquillent. Le but de l'accoutrement est de ressembler au lion. Appelé aussi faux lion, le simb constitue une animation où les acteurs imitent le lion par une mise en évidence des couleurs rouge et noire. Cette cérémonie qui a tant marqué l'enfance de certains sages a été banalisée par certains.

Dans son essence, la cérémonie du simb consistait à un jeu de faux-lion d'une séance de désenvoûtement. D'après certains sites, le mot simb vient du nom d'un célèbre faux-lion appelé simboo. Ce dernier est l'un des lions les plus puissants et terrifiants. La tenue d'une séance de simb nécessitait la présence de téléspectateurs. Cers derniers étaient malmenés par les lions. Ceux qui en souffraient le plus, c'était sont les enfants qui ne disposaient pas de tickets d'entrée pour assister. Car l'animation était organisée, l'achat d'un ticket était exigé pour les téléspectateurs.

À l'origine, le simb était cette coutume et de ces danses aux temps animistes et fétichistes. Cette cou-

tume est en effet antérieure à l'arrivée de l'Islam. De génération en génération, elle a été transmise. À cette époque, les hommes se soumettaient aux esprits. Ceux-ci pouvaient prendre le contrôle d'un individu malgré lui, de façon aussi soudaine qu'imprévisible. Il s'agissait d'une possession.

Une transe au poil

D'après la légende, le jeu de faux lion doit sa raison d'être à un homme qui fut surpris par un lion. Ce dernier réussit à s'extirper des griffes du fauve. Des poils de lion ont commencé sortir de ses pores quand l'habitait la transe au cours des séances qu'il animait. Il se transformait et perdait son aspect humain. C'est ainsi qu'il est devenu un faux lion.

Le simb semait la crainte, d'où son caractère obscur et mythique. Seuls les hommes ancrés dans cette sphère pouvaient dévoiler les secrets qui y règnent. La cérémonie de jeu de faux-lion était non seulement distraction mais renfermait un caractère surnaturel. Par le jat (l'incantation), le faux, débordant d'énergie, pouvait être calmer. Le « jat » est un langage codé mélangé de wolof, de peul et d'arabe. Ce langage que les téléspectateurs décroient à peine fait ressusciter certains lions envoûtés jusqu'en transe. Ceci n'est qu'avant. Aujourd'hui, le simb garde son aspect ludique et laisse errer son aspect mystique et mystérieux. Avec une rareté constatée, c'est presque difficile de rencontrer une séance de simb dans le pays. Dans la banlieue, seuls quelques jeunes s'amuse à le faire.

Retrouvé dans son milieu de travail, ce jeune âgé de 28 ans s'évertue à nourrir son cheval. De forte corpulence, avec une silhouette effrayante, il tient le cou cheval par la main droite. Dans un endroit assez barbouillé avec les excréments des chevaux, il slalome pour éviter d'écraser un tas avec ses pieds. D'après le voisinage, ce jeune charretier est un faux lion très redoutable à Guédiawaye.

Interpelé sur la question, il nous envoie balader avec son khirr (corde utilisée pour frapper le cheval). Sa réaction pousse un passant à se questionner sur la situation. Mis au courant, il partage avec nous son expérience par rapport au Simb. Sous couvert de l'anonymat, l'homme en tenue de mécanicien s'éloigne un peu du domaine du faux lion pour se confier.

« Je suis né à Pikine, c'est lors d'un déménagement que je suis venu à Guédiawaye. J'ai passé toute mon enfance à Pikine. Et c'était des moments uniques. Le simb était très répandu à notre époque. Parce qu'à l'époque, ce qui nous intéressait, c'était le fait de ne pas avoir du ticket et de se faire chasser par le faux lion. C'était des moments

vraiment uniques et les séances avaient lieu pendant la fête de l'indépendance, pour clôturer la fin des grandes vacances ou célébrer la fête de la jeunesse. Maintenant, le sens même du simb est disloqué. L'animation a pris le dessus sur le rite qu'il constituait. Les faux lions sont plus motivés par la danse et les tam-tams. Ceux qui accompagnaient les faux lions et sensés s'habiller en femmes sont maintenant plus nombreux que les faux lions. En gros, ce n'est plus comme avant où les faux lions ressemblaient à de véritables lions dans la forêt ; on voit plus de faux « faux lions » qui s'intéressent aux danses et autres.

Après quelques recherches, on tombe sur une affirmation prouvant que le simb a changé d'objectif. Il est : « Cette pratique a bien changé de but, car elle est maintenant une manifestation de rue qui est organisée pour animer. C'est souvent une troupe d'hommes dans laquelle il y a 2 ou 3 faux lions aux gens qui font peu et le reste est déguisé en femmes qui gèrent l'animation en dansant et faisant rire le public venu assister à la manifestation en ayant acheté un ticket. Les faux lions font des chorégraphies et poursuivent les enfants en courant pour en attraper quelques-uns qui n'ont pas acheté le ticket, les asperger d'eau pour amuser la galerie. Il y a toujours une ambiance de fou et la cérémonie prend fin le plus souvent à l'appel de la prière du crépuscule ». Cette assertion confirme celle du passant rencontré près du charretier réticent.

Rama Laye est une dame de 25 ans. Elle a eu vent d'un certain faux lion dénommé Sadio. Mais malheureusement, elle n'a jamais assisté à une séance de simb. « J'ai entendu mes grands-frères raconter Sadio ; apparemment c'était un faux lion très populaire » soutient-elle. Mais Rama ne cache pas son envie de découvrir et d'assister à une séance de Simb.

Cela fait 19 ans que Fatou n'a pas assisté à un jeu de faux lion. Elle est nostalgique : « Le jeu de faux lion me manque énormément ; je me rappelle à l'époque on faisait partie de ceux qui n'achetaient pas de tickets pour se faire chasser par le faux lion. Pour nous, c'était ça la particularité de ce jeu qui fait notre enfance ».

La nostalgie se dessine sur le visage des interlocuteurs. Car depuis un certain temps, cet événement a perdu sa vivacité et son ampleur. Beaucoup de jeunes, surtout de la génération 2000, ignorent ou n'ont pas assisté à un simb. Les zones de la banlieue comme Pikine, Thiaroye, Yeumbeul sont les rares endroits où se tiennent des séances de démonstration des faux lions dépourvus de leur essence d'antan.

Khadidiatou GUÈYE Fall



Le Devoir
ISSN 0850-5500
édité par
GMT Pile à l'heure !

Parcelles Assainies,
Unité 10-276, Dakar

77 595 21 61

Directeur de publication

Pathé MBODJE

Rédaction

Pathé MBODJE,

Mass NIANG

Charles SENGHOR,

Habib KA

Fanny ARDANT

Khadidiatou GUEYE

Sadany SOW

Tidiane SÈNE

Infographiste

Alioune Khalil KANE

Metteur en page

Laay Gooto

Web

medhamo@hotmail.com

(Design)

Administration

Tchalys

ARRESTATION DE BARTHÉLÉMY DIAS, AFFAIRE MISS SÉNÉGAL

Deux poids deux mesures

Barthélémy Dias a été brièvement interpellé mercredi 17 novembre 2021 par les éléments du commissariat de police de Dieuppeul. Le maire de Sicap Sacré-Cœur Mermoz voulait juste se rendre à la gare de Pétersen avant de se taper une promenade politique à travers les rues de la ville.

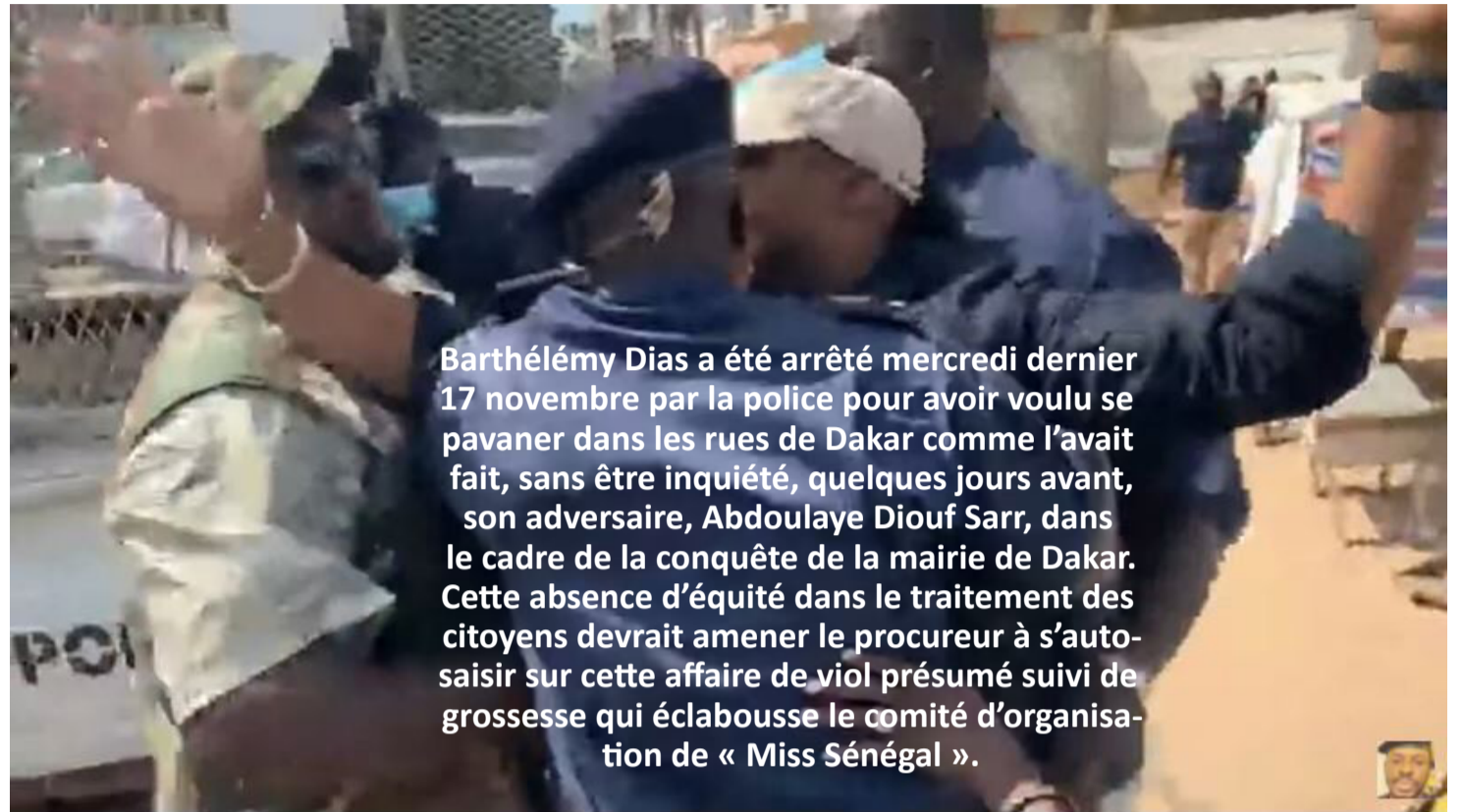
La brève interpellation de Barthélémy Dias a donné lieu à des vidéos et n'a pas seulement choqué au niveau de l'opposition : l'un des plus ardents défenseurs du président Macky Sall n'a pas tardé à réagir. Sur Facebook, Serigne Mbacké Ndiaye a poussé un coup de gueule, avouant que cette manière d'arrêter pour un non ou pour un oui desservait plus son mentor. « D'après les images que j'ai vues, c'est un citoyen accompagné de deux ou trois personnes et non une foule. Je ne vois pas comment ceci peut constituer un délit. On le soupçonne peut-être de vouloir organiser une marche non autorisée à Dakar ; si c'est le cas, ce serait trop léger », a dit l'ancien porte-parole d'Abdoulaye Wade. « Arrêtons de créer des situations conflictuelles dont le seul perdant serait le président Macky Sall. Ceux qui sont à la base de beaucoup de conflits laissent la patate chaude entre les mains du président. On ne peut pas empêcher un citoyen de marcher seul ou accompagné de deux concitoyens », a-t-il ajouté.

La marche brutalisée du candidat de la coalition Yewwi askan wi pour la mairie de Dakar intervient quelques jours après celle du ministre de la Santé et de l'Action sociale. Abdoulaye Diouf Sarr, candidat de la coalition Benno Bokk yakaar pour la mairie de Dakar, s'est également permis une «promenade» dans les rues de la Médina. Sans inquiétude. Ce qui constitue une politique de deux poids deux mesures, injuste et inacceptable dans un pays de droit.

Le préfet entre dans la danse

Le communiqué inopportun du préfet de Dakar invitant au respect scrupuleux des règles qui régissent l'occupation de la voie publique en vue de garantir la sécurité et la libre circulation des personnes et des biens ainsi que l'exercice pour chaque citoyen de ses droits dans les conditions requises, ce communiqué donc est un scandale. Pour la bonne et simple raison que l'interpellation de l'autre n'a pas été appliquée de manière équitable.

La volonté de certaines de nos autorités tendant à faire dans le zèle n'est pas pour amortir la tension politique palpable dans le pays. Plus on avance, plus elle se fait sentir. Et cela risque de durer jusqu'aux prochaines élections territoriales prévues le 23 janvier prochain.



Barthélémy Dias a été arrêté mercredi dernier 17 novembre par la police pour avoir voulu se pavaner dans les rues de Dakar comme l'avait fait, sans être inquiété, quelques jours avant, son adversaire, Abdoulaye Diouf Sarr, dans le cadre de la conquête de la mairie de Dakar. Cette absence d'équité dans le traitement des citoyens devrait amener le procureur à s'autosaisir sur cette affaire de viol présumé suivi de grossesse qui éclabousse le comité d'organisation de « Miss Sénégal ».

Cette manière d'agir de certains membres de l'administration doit évoluer pour montrer aux Sénégalais qu'ils sont tous égaux devant la loi. Qu'ils soient de l'opposition ou du Pouvoir.

Certaines décisions sont même très loin de faire l'affaire de l'État ou du pouvoir qu'ils sont censés servir. Heureusement qu'il y en a qui tentent de sauver la face dans notre pays où s'impose manifestement un « ndeup » national.

Par ailleurs, les révélations fracassantes sur le viol supposé suivi d'une grossesse de la « miss Sénégal 2020 » devraient être tirées au clair. Le procureur de la République doit s'autosaisir sur ce dossier qui a fini d'émouvoir toute la toile et même au-delà. Pour moins que ça, des citoyens ont reçu des convocations.

Cette affaire de viol suivie d'une grossesse dont l'auteur est inconnu devrait pousser les autorités à aller au fond des choses. Déjà très grave, elle a été envenimée par les propos irresponsables de la présidente du comité d'organisation de « Miss Sénégal » : devant les accusations de la plaignante, elle a déclaré qu'« on ne peut pas violer une personne majeure sans son consentement ». Même si elle revenue, dans une vidéo, toute honte bue, pour demander pardon.

Sergio RAMOS



Ndèye Fatma Dione, miss Sénégal 2020



HOMMAGES À ME WADE

Wade & la presse

Bonjour, cher confrère !

Médoune Sarr Xun Xunoor

Saliou Bineta Dieng

Mouhamadou Moukhtar Diop

Pape Kouaté

Fara Ndiaye

Charles Babacar Seck

Abdourahmane Camara

Mame Olla Faye

Mamadou Pascal Wane

Moustapha Touré

Mademba Ndiaye

Tidiane Kassé

Mamadou Oumar Ndiaye

Cheikh Bâ

Pathé Mbodje

Nous sommes six. Nous étions une vingtaine. Nous avons des lecteurs de partout.

Nous sommes six à partager un vécu que beaucoup d'entre vous connaissent. Parfaitement, directement, subjectivement.

La ruée à la première rencontre avec les promoteurs de Takussan ou Takusaan donnait un premier aperçu du corset dans lequel la presse des années 80 était enserrée : tous aspiraient à mieux, professionnels, techniciens, stagiaires

frais émoulus à une profession. L'inquiétude marquée par les autorités du « Soleil » renforçait ce sentiment diffus d'un objecteur de conscience qui régnait dans la profession.

Les luttes syndicales en avaient donné un aperçu : Moctar Kébé et Gabriel Jacques Gomis, parmi d'autres, appelaient à réformer l'Association nationale des Journalistes du Sénégal ; la valse-hésitation entre l'Association nationale des professionnels de l'information et de la communication sociale et le syndicat à proprement parler a démontré la lutte entre une classe dominante et le souci d'affirmation de pratiquants désireux de relever le front : mieux formés désormais, ils appelaient à appliquer ce qu'ils avaient appris et pour quoi ils avaient embrassé une profession par vocation.

Takusaan est arrivé dans cette phase transitoire qui verra la multiplication des organes de presse à partir de là, en particulier les deux grands groupes que seront Wal Fadji et Sud.

Wade «est lu» des média

Rendre enfin hommage à Wade aujourd'hui pour ses excellentes relations avec la presse, c'est rendre hommage aux journalistes de tous les horizons pour ce qui leur revient de droit, directement et implicitement, dans le long compagnonnage avec l'ancien président de la République, compagnonnage souvent heurté, comme fort trempées dans l'acier les relations entre les deux camps. Ce qui leur revient de

droit, c'est la reconnaissance de leur métier, de leurs qualités professionnelles et du rôle irremplaçable de la presse dans la vie publique d'un homme politique.

Jamais, sans doute, dans l'histoire du Sénégal, un homme n'aura autant marqué le secteur de la communication sociale au sens large : Me Wade a d'abord investi dans la presse professionnelle de qualité («Demain l'Afrique», «Taku-saan»), éducative («Le Citoyen») et partisane («Le Démocrate», «Sopi»), avant d'investir la presse qu'il a enrichie de sa démarche et de ses manifestations publiques d'abord, par d'autres voies, ensuite.

Mais le feu-follet Wade jeune avait déjà la fibre, l'âme, la vocation : de Ponty, « À l'ombre du Baobab » à Roume, au palais de la République, il a conçu, organisé, encadré et inspiré journaux, revues, romans de vie.

Ceci explique sans aucun doute pourquoi Wade est lu des médias, élu par les médias, dans un processus de complexité professionnelle à nulle autre pareille dans la vie d'un homme politique sénégalais. Et ses victoires politiques renforcent et expliquent ce sentiment de proximité et de reconnaissance de populations redevables au dernier combattant des libertés qui a atténué leur peur dans le tunnel menant vers la liberté, titre qu'il n'a paradoxalement jamais créé.

Quel monstre sacré de la communication ! Honneur au confrère !

Construire une légitimité sociale

La construction de nouvelles légitimités sociales par le relais de la presse condamne-t-elle toute liberté du journaliste ?

La confusion subsiste : journalistes et chercheurs se perdent toujours en conjectures, quarante ans après, et justifient le souhait de Oumar Diouf Fall de voir les acteurs de Takussan refaire l'histoire de cet organe.

Marcel Mendy (1) ne s'accorde pas avec Matel Bocoum (2), Dominique François Mendy (3) non plus.

Me Wade lui-même avait noté cette ambiguïté en février 1983, dans le numéro 00 à la veille de la Présidentielle et il le reprécisera puisque, magnifique ODF, quelques principaux acteurs sont encore parmi nous, même si tel n'est malheureusement pas le cas pour plusieurs de ces combattants des premières heures de la démocratisation de la vie politique sénégalaise. D'où l'inestimable témoignage de Charles Babacar Seck qui retrace les conditions réelles qui ont été à l'origine d'une publication qui semble encore du domaine du mythe.

À la réalité apparaît Me Abdoulaye Wade dans sa lettre de l'éditeur ; la réponse de Mademba Ndiaye et celle de Pathé Mbodje à Wade seront le substrat. Le reste appartient à la spéculation, c'est-à-dire à une perception et à une affirmation que rien ne permet de vérifier hors de tout doute raisonnable.

Cette ambiguïté est pourtant bénéfique si elle permet, malgré le temps, de s'interroger encore sur la sincérité ou pas des acteurs de ce formidable organe qui circule

encore, du moins dans nos esprits, et de l'intérêt intellectuel qu'il suscite encore.

Orientations bibliographiques

1 Marcel Mendy : Wade et le Sopi, la longue marche, première édition de 1993.

2 Matel Bocoum, Publication du 13 février 2021.

3 Thèse soutenue le 27 Janvier 2014

La médiatisation des intellectuels

dans les débats publics africains : le cas du Sénégal (1960-2000).

Auteur : MENDY Dominique François

Sous la direction de RIEFFEL, Rémy, Professeur.

Lire également

Thèse pour le

Doctorat de l'Université Bordeaux 3, École doctorale «Montaigne-Humanités» ED 480

MEDIATION, INFORMATION, COMMUNICATION, ART (EA 4426) Mention :

Option : Sciences de l'information et de la communication

Présentée et soutenue publiquement

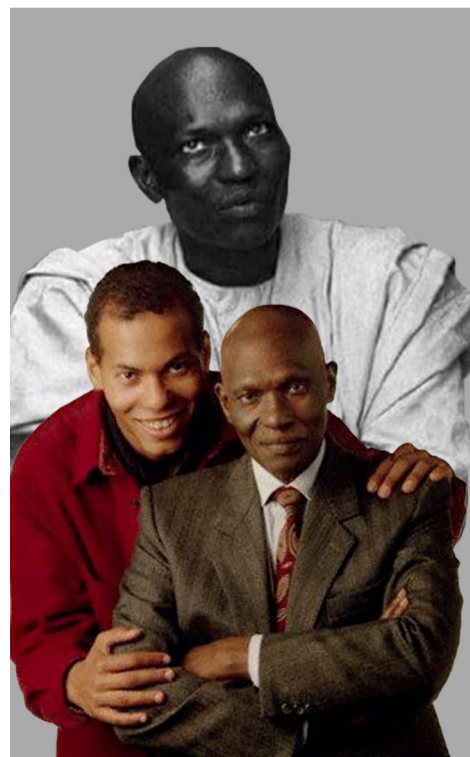
Le 17 avril 2013

Par Amadou Mansour DIOUF Né le 18 mars 1966 à Rufisque (Sénégal)

Médias et identité urbaine. La construction de l'idée de modernité

dans les espaces urbains africains à travers la presse : le cas du Sénégal.

LE CITOYEN Revue bimestrielle d'éducation civique et d'information. Le citoyen dans l'état de droit. Le chômage : une équation. I SEFI DAKAR Généralités sur la vie parisienne Code de la famille en Afrique.



demain L'AFRIQUE. « POURQUOI DEMAIN L'AFRIQUE ? »

ELECTIONS : UNE EQUATION DIFFICILE POUR LA COUR SUPREME. LE DEMOCRATE. ABDOU DIOUF CHOISIT L'OPACITE ELECTORALE.

Takusaan LE SOIR. Oumar Wone : « Je suis le seul ». Mamadou Dia : « Un militant n'a pas d'âge ».

SOPHAK PDS. LE JOURNAL DU CHANGEMENT. Prix 100 FRANCS CFA. Pour accueillir WADE KEBEMER SE FAIT BELLE.

WADE ET LA PRESSE-LA MAROTTE DE 1965

Impossible n'est pas Wade !

Il croit à la perfectibilité de l'homme

Par Charles Babacar SECK

Au début des années 1965-1966, je connaissais déjà l'homme, de réputation, alors que je faisais mes débuts dans la presse dans les colonnes du quotidien «Dakar Matin». 1965-1966 accueillait aussi la première promotion du Centre d'Études des Sciences et Techniques de l'Information (CESTI) rattaché à la faculté des Lettres de l'Université de Dakar dont je faisais partie des étudiants.

Mais mon premier contact direct avec le président Wade fut organisé par le regretté Elimane Babacar Faye, alors directeur de la publication «Dieu Action» parce que, me disait-il, le président Wade devait me confier une étude secrète et sérieuse ; il s'agissait de la création d'un quotidien, le deuxième au Sénégal après «Le Soleil» d'où j'étais le chef du service «Secrétariat de Rédaction». Nous étions au mois de juillet 1980.

Le 8 octobre 1980, je déposais sur le bureau de Maître Wade sis à la rue Thiong le «dossier» complet de l'étude de faisabilité du Quotidien qui s'appela plus tard...«Takusaan». A l'époque, j'avais comme assistante pour la dactylographie Mme Gnagna Touré, actuelle députée-maire des Sicap.

Ainsi débuta ma collaboration avec le président Wade. Retenez cette anecdote : comme le regretté Elimane Babacar Faye et tant d'autres familiers de Me Wade, nous l'appelions spontanément...«Président !».

Mais comme je le lui recommandais, un quotidien qui se respecte doit avoir son imprimerie. Deux ans durant, nous avons sauté d'une proposition à l'autre : IBM France avec son représentant à Dakar, la société «Graphitex» à Dakar, à l'époque sur l'actuelle avenue Léopold Sédar Senghor, pour l'achat de machines «compo-cartes IBM» qui devaient servir pour la saisie des textes avec des sphères pour les différents caractères d'imprimerie. J'avais même obtenu une invitation de M. Bompard, alors directeur de IBM Sénégal, pour aller voir comment le quotidien «Fraternité Matin» d'Abidjan (Côte d'Ivoire) travaillait avec les compo-cartes IBM pour faire son journal.

Nous avions aussi des propositions de «Lynotype France» et même des propositions d'achat de l'imprimerie «Imprimafric» qui se trouvait au rez-de-chaussée de l'immeuble de Me Doudou Ndoye, à la rue Raffanel X Faïdherbe. J'avais fait l'inventaire du matériel de l'imprimerie et de la composition de son personnel pour leur continuité avec l'équipe de notre quotidien Takusaan.

C'est après ce travail qu'une visite fut organisée avec le président Wade dans les locaux de cet immeuble du n° 18 de la rue Raffanel en présence de Me Doudou Ndoye qui était encore militant du Parti Démocratique Sénégalais. Le clou et la surprise cette visite furent la remise des clés de l'immeuble au président Wade par le propriétaire même, Me Doudou Ndoye, pour les besoins de la cause ; car, en plus du quotidien Takusaan, Son Excellence avait dans ses «cartons» la création de l'Institut sénégalais d'Éducation pour la Formation et l'Information (ISEFI). Le siège fut établi là.

J'ai eu le privilège d'appartenir aux membres-fondateurs et créateurs de la revue bimestrielle d'éducation civique et d'information «Le Citoyen» de l'ISEFI en compagnie du

président Wade dont le premier numéro est paru en novembre 1981 sous les presses des Nouvelles Imprimeries du Sénégal (NIS) à Hann.

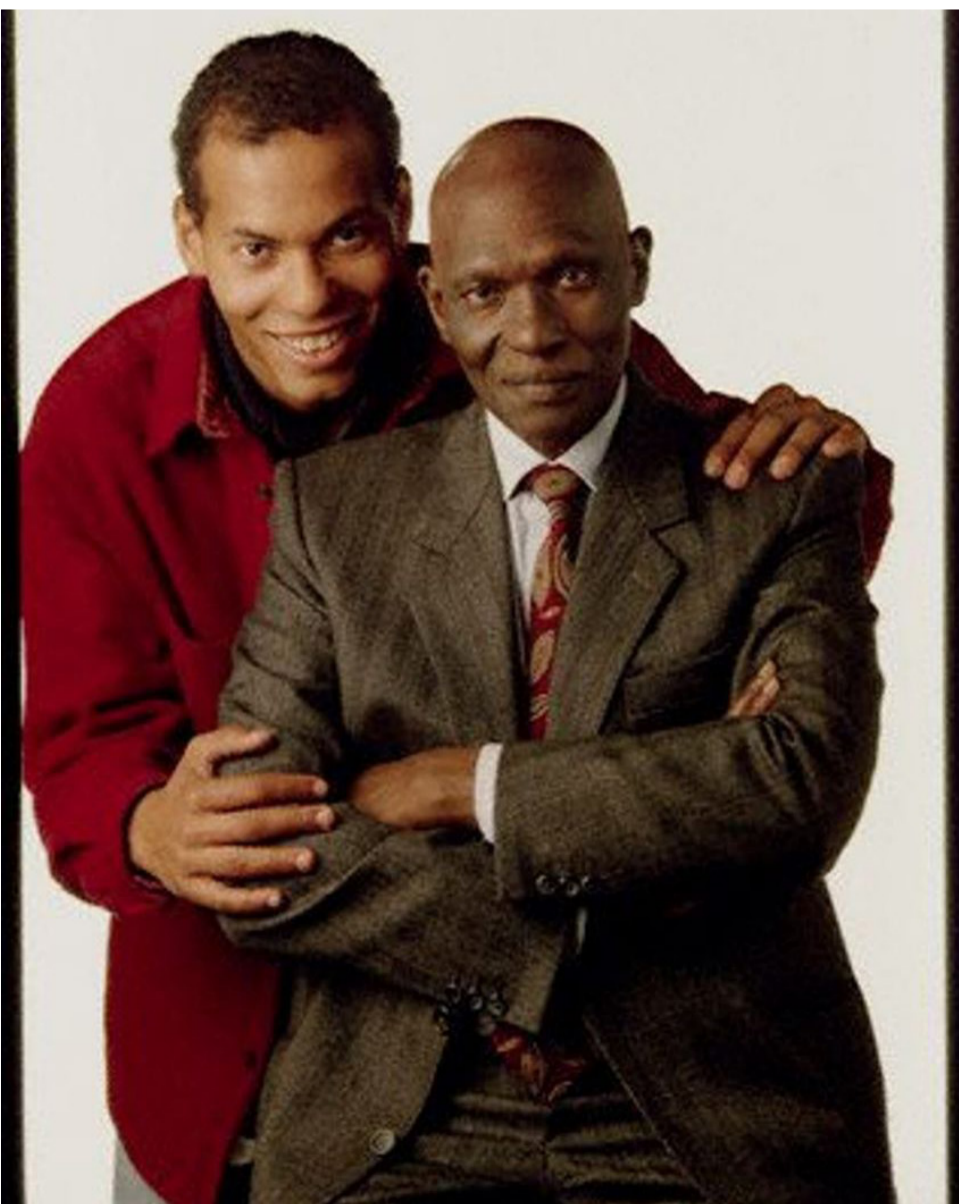
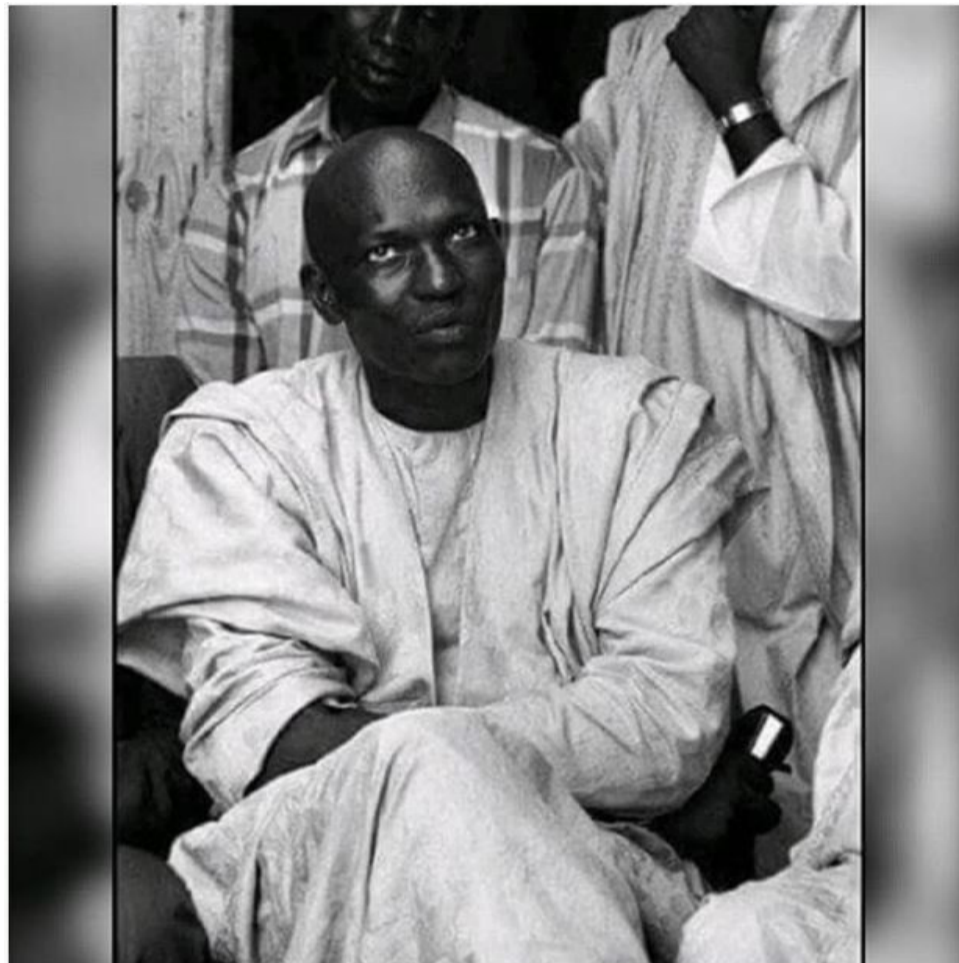
Revenons au projet «Takusaan».

Ce n'est qu'en janvier 1983 que tous les moyens de démarrer un quotidien paraissant deux fois par semaine furent réunis ; il fallait maintenant penser au recrutement. Rien n'a été facile : la lettre du directeur du quotidien national «Le Soleil», à l'époque Bara Diouf, en est une illustration. Nous la devons à Moustapha Touré.

C'est en février 1983 que naquit le numéro 00 de Takusaan dont le fac-similé est joint, avec une lettre de l'éditeur sous la signature du président Wade pour les «promoteurs»

Pour le président Wade, Takusaan devait être ce qu'en feront les journalistes qui accepteront, sans contrôle, de se mettre au service de l'information, des populations africaines qui ont soif d'être informées et bien informées, pour progresser sur la voie de la liberté et de la démocratie. Il fallait donc se réarmer pour relever le défi.

Pour illustrer l'engagement du président Wade pour la liberté de la presse, nous reprenons ces quelques lignes qu'il a écrites dans l'éditorial du supplément du «Démocrate», organe du PDS, dans le numéro 27 daté de novembre-décembre 1979 : «Une certaine presse étrangère s'évertue à donner des leçons de démocratie au Sénégal. Devant cette attitude aussi paradoxale qu'injuste, il convient de faire les mises au point qui s'imposent. Bien entendu, si l'étranger s'est fourvoyé au point de mettre en cause notre contribution, c'est parce que certains Sénégalais, incapables de convaincre leurs compatriotes, ont préféré porter leur querelle à l'extérieur ; car il s'agit là d'un terrain facile où n'importe quelle cause peut trouver défenseur». C'est le moment de saluer et de faire nos compliments à l'homme qui a été à l'origine de l'émergence d'une presse libre, privée, audacieuse ; nous savons, en tant que témoin, que les premiers promoteurs de quotidiens privés au Sénégal peuvent en attester. Sans démagogie, le président Wade est de cette race des grandes personnalités de la Nation qui ont façonné le développement harmonieux de la presse dans la conscientisation des citoyens et l'éducation des masses. Il est de cette race de maîtres à penser dont l'admiration est à la dimension des responsabilités qu'il assume : infatigable, il croit à la perfectibilité de l'homme jusqu'au plus haut sommet, dans tous les domaines ; s'il a réussi son programme de vie, c'est parce que rien n'est impossible. Comme nous l'avons dit plus, impossible n'est pas Wade. Nous allons revisiter l'histoire avec son passage à l'émission de Demba Dieng de la RTS des années 80 : «Confidences autour d'un micro». Ce soir-là du 8 août 1983, le président Wade nous disait : «Autant je suis attaché à la démocratie, autant je suis attaché à la presse, à l'information ; des combats du Tiers-Monde, je considère que le plus important, c'est la liberté de la presse». Nostalgique, le président rappelle : «J'avais créé à l'école normale «William Ponty» une publication du nom de «À l'Ombre du Baobab» ; j'ai aussi collaboré avec Obèye Diop (directeur de publication de «L'Observateur», Ndlr)». Déjà en 1983, le président Wade avait dans ses cartons le projet d'implantation d'une radio libre à Thiès et à Kébémér ; mais il fallait résoudre le problème juridique avec les autorités d'alors et là résidait l'obstacle. Dans les années 80, l'expression «radio libre» était de rigueur. L'idée d'un «Télévision Sopi» était aussi déjà mûre.



Pour le président Wade, un homme doit avoir une ambition ; ce qu'il faut éviter, c'est la prétention parce que c'est une disproportion entre les ambitions et les moyens. A côté de l'homme politique, l'homme d'Etat, nous avons l'économiste, le scientifique de renommée mondiale, l'agréé et l'académicien. Avec une conscience de l'humanité et de la morale universelle qui fait

la dignité de l'homme intègre et loyal devant son prochain.

Le président Wade a le don du pardon inégalé que renforce cette magnanimité d'un homme libre, d'une liberté de conscience totale et absolue.

CHEIKH AHMADOU BAMBA NDIAYE

La chronique de Mass Niang

À la source du savoir auprès de Cheikh Saad Bouh

Vite, le Pdf : je suis curieux de savoir comment tu fais pour arriver à Louboudou sans prendre le temps de t'arrêter à Guet Ardo chez Cheikh Aldiouma Bâ. Quoique Cheikh Ahmadou Bamba Ndiaye (sage de Louboudou comme tu l'appelles), fils de son père Cheikh Ahmadou qui n'était pas encore Bamba, ait le dénominateur commun de la Hadriya avec Mouhamadou Cheikh Aldiouma : avoir été à la source du savoir auprès de Cheikh Saad Bouh.

Et si tu veux après, on évoque l'exégèse de Mala'al Oûûla ou la rencontre de Thieyène entre Cheikh Saad Bouh, Cheikh Bamba Touba et Cheikh Aldiouma.

Attention : ce n'est pas une rencontre physique. Ces 3 là ont prié côté à côté pendant des années sans ja-

mais se voir. Et les signes du destin ont fait le reste.

Ouiiiiii, Bamba est Hadr...

Et je peux même ajouter Cheikh Hadramé et Cheikh Sadibou Chérif, les 2 frères qui ont fondé Ngoumba Géoul et qui font que tout hadr fait le vœu de reposer aux côtés des illustres fils de Cheikh abdoul'hadr Djeylani...

Bamba et Ngoumba Guéoul ne tiendraient pas sur un double numéro spécial «Le Devoir».

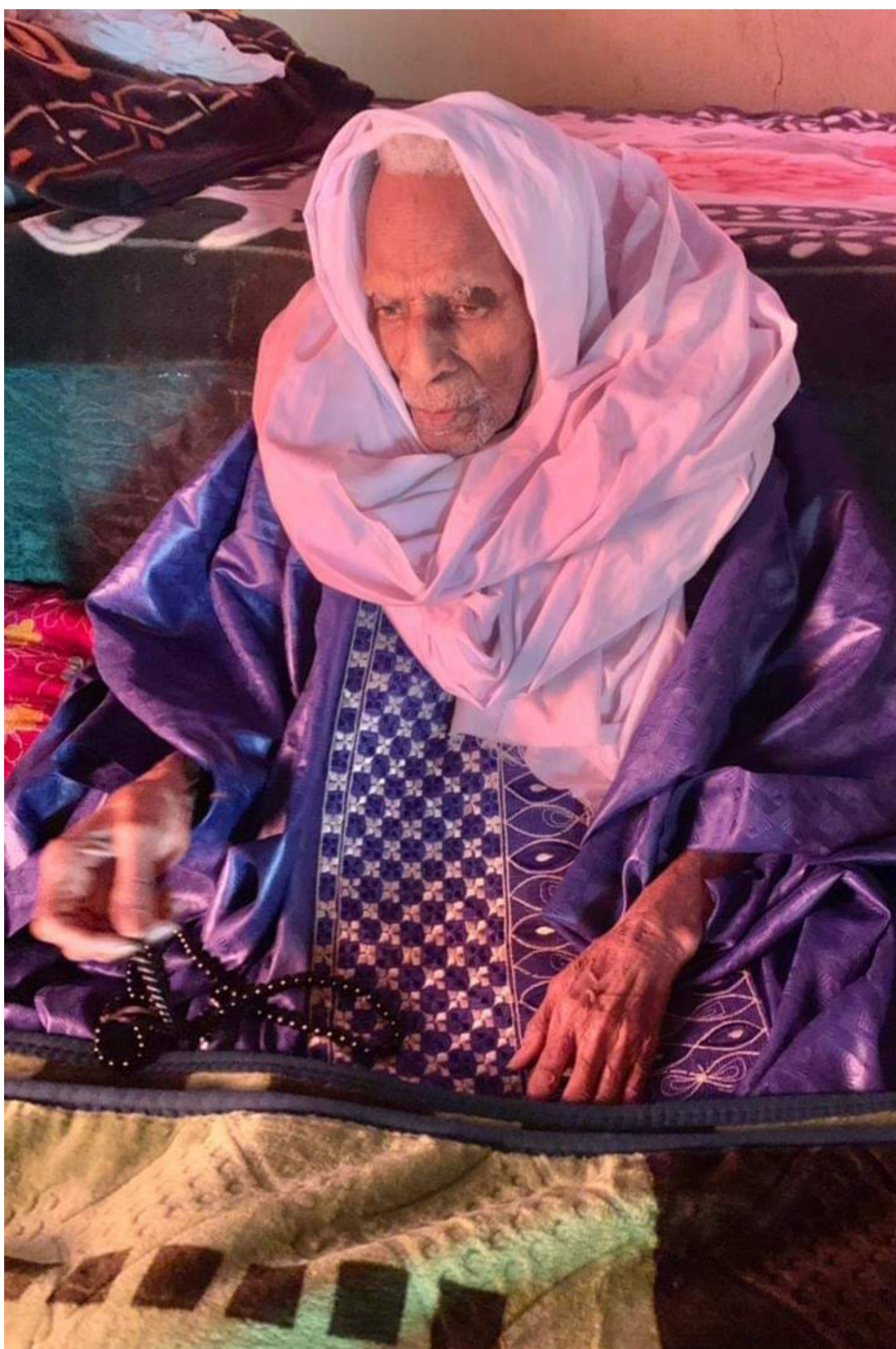
Avoues que tu l'as fait par devoir. Qu'Allah te rétribue

PS/// Ah j'allais oublier : Cheikh Hadramé et

Cheikh Sadibou sont le nom de beaucoup de choses dans l'expansion de l'Islam au Sénégal, dans leur périple de Touweyzikte en Mauritanie jusqu'au Sud en Casamance, et la rencontre avec une autre grand «répartiteur» de l'Islam de Touba-Guinée à Marsassoum : El hadj Mouhamadou Fodé Diaby, fondateur de Taslima, continue à Madina Wandifa communément appelé Carrefour Diaroumé...

Vite, vite le PDF. Promis, je serais très indulgent. Infinie gratitude à toi, Chel Arams.

Masse NIANG

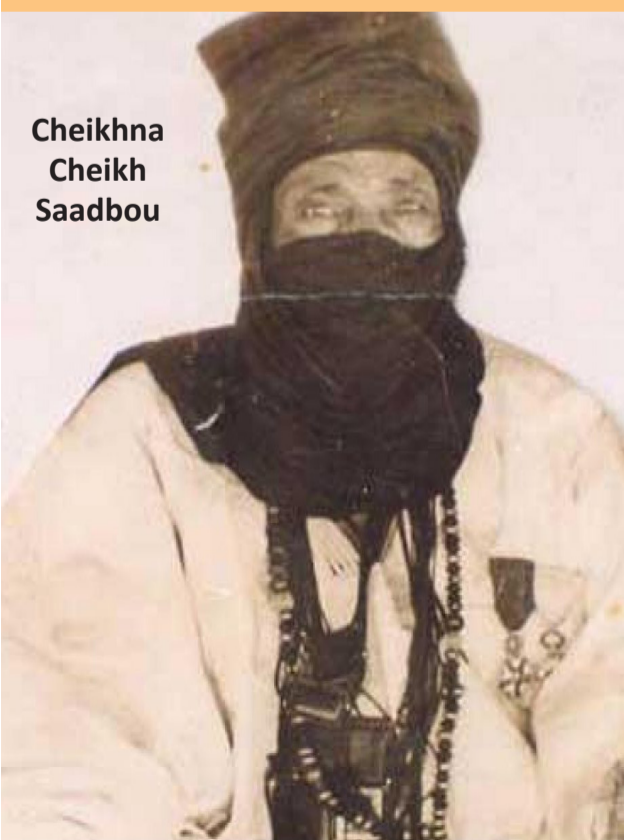


Ces foyers ardents de la Khadriya

Beaucoup de créativité. Merci. Ahmadou Bamba Ndiaye de Loboudou s'est éteint ; il était centenaire : 107, avance-t-on. Loboudou, région de Louga, est à l'image de Mérina Sarr, Guet Ardo, Ngourane, des foyers ardents de la Khadriya, avec des hommes élevés au rang de Cheikh par le Vénéré Cheikhna Cheikh Saadbou.

.La Une du Devoir bien pensée, créative, est riche de symboles. Les Khadres ont un wird qui réconcilie toutes les confréries et sont loin de tout fanatisme.

Pensée pieuse pour un des derniers cheikhs qui ont rencontré Cheikhna Cheikh Saadbou.



Cheikhna
Cheikh
Saadbou

PASSÉ-PRÉSENT

Oubliée, Sarraounia, reine, magicienne et résistante ?

Figure extrêmement célèbre au Niger, la reine Sarraounia incarne la résistance des Nigériens contre la colonisation française à la fin du XIXe siècle. Oubliée par les historiens, elle a été popularisée par la fiction et le cinéma qui se sont appuyés sur la tradition orale pour faire de ce personnage de reine guerrière engagée dans la défense de sa terre un élément majeur du récit national nigérien. Aujourd'hui, des écoles portent son nom. La station de radio Sarraounia est l'une des plus écoutées, et la banque « Sarraounia Finance » ne prête qu'aux femmes...

Reine légendaire de l'Afrique de l'Ouest, Sarraounia Mangou a régné au XIXe siècle dans le sud-ouest du Niger actuel. Elle a présidé sur la destinée de la population animiste (les Aznas) qui vivait dans la cité-État de Lougou située au cœur d'une région de vieille civilisation haoussa.

La souveraine nigérienne est entrée dans la légende pour avoir opposé dans les années 1898-1899 une résistance tenace au passage d'une troupe coloniale française. Pour les Nigériens, elle symbolise leur combat contre les impérialismes, et les historiens la rangent parmi les souveraines militantes et intrépides apparues dans d'autres contrées d'Afrique comme la reine guerrière Amina de Kano au Nigeria, la princesse Yennenga au Burkina Faso ou la reine Pokou en la Côte d'Ivoire, des figures qui ont marqué l'histoire précoloniale.

En langue haoussa, « Sarraounia » signifie « reine ». Le terme désigne le titre attribué à la chef politique et religieuse de la communauté. Il s'agit d'un titre héréditaire dont l'origine remonte vraisemblablement au XVIIe siècle. Chez les Haoussa, certaines communautés ont souvent eu des femmes pour chefs. Dotés d'un véritable pouvoir temporel, les Sarraounia régnaient sur un royaume prospère grâce au commerce avec les Touaregs et les Toubous du désert. Lougou possédait un marché florissant, fortifié par un mur d'enceinte.

La mission Voulet-Chanoine

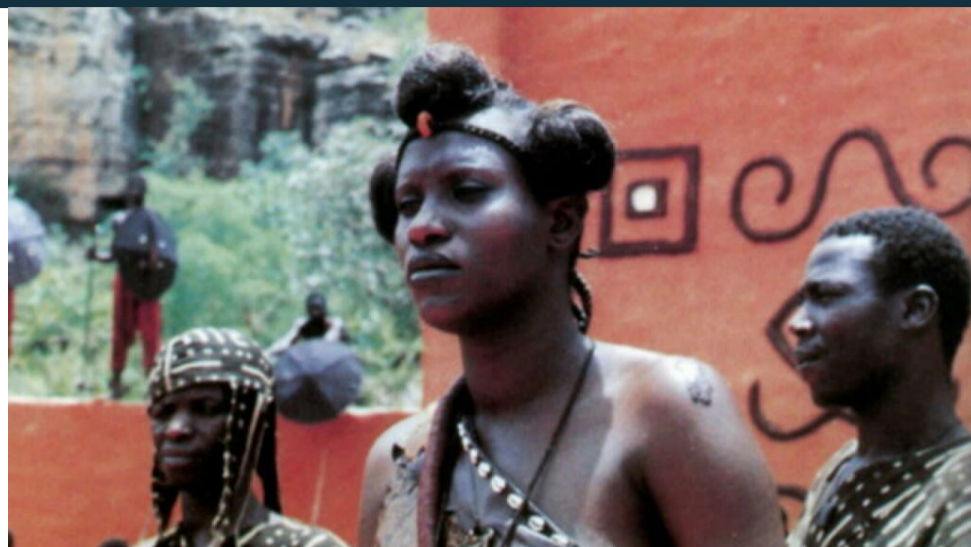
Sarraounia Mangou est sans doute la plus célèbre des Sarraounia. Son nom reste étroitement lié à la résistance féroce opposée par les Azna à l'avancée de la colonne militaire Voulet-Chanoine dépechée par la France en janvier 1899 pour conquérir la région du lac Tchad. Nommée d'après les deux officiers coloniaux, les capitaines Paul Voulet (33 ans) et Julien Chanoine (29 ans) chargés de conduire cette expédition militaire, la mission fut particulièrement meurtrière. Elle dévasta des dizaines de villages sur son passage, entre Saint-Louis du Sénégal d'où la mission est partie et Zinder au Niger. Elle devait faire la jonction au Lac Tchad avec la mission Fourreau-Lamy partie d'Algérie ainsi qu'avec la

mission Gentile à l'Oubangi-Chari, et participer à la conquête du Tchad qui devait être l'acte fondateur de la future Afrique équatoriale française.

Nous sommes au lendemain de la conférence de Berlin (1885) où le « gâteau africain » a été théoriquement partagé entre les grandes puissances de l'époque, mais il reste encore à fixer les frontières et délimiter les zones d'influence. La conquête de Fachoda par les Anglais (1898) marque la fin du rêve des stratèges hexagonaux d'établir un empire français traversant l'Afrique de l'Atlantique à la mer Rouge. C'est dans ce climat de compétition coloniale acharnée que Paris décida d'envoyer trois corps expéditionnaires dans le but de pacifier les régions sous son autorité en Afrique centrale, notamment au-delà du lac Tchad où un conquérant arabe nommé Rabah menaçait son hégémonie.

Ce plan de conquête est mis à mal par le duo Voulet-Chanoine qui ne respectent pas les consignes qui leur sont données à Paris. Ils laissent leurs troupes, sans doute insuffisamment équipées, se ravitailler en se livrant à des exactions sur les populations qui avaient le malheur de se trouver sur leur passage. La mission s'illustra en pillant et massacrant sans distinction et en incendiant les villages qui refusaient d'obtempérer à leurs ordres. C'est auréolée de cette réputation d'assassins et de pilliers qu'en avril 1899 la colonne expéditionnaire française arriva dans le pays haoussa, qui était alors sous l'influence britannique. Elle comportait huit officiers et sous-officiers français, 300 tirailleurs et spahis et 700 porteurs. Les soldats faisaient régner la terreur dans les villages, soumettant les populations à coups de viols, mutilations, décapitations, mises en esclavage, assassinats et autres horreurs innommables.

Bientôt les Français se trouvent aux portes de Lougou. Contrairement à ses voisins musulmans qui collaborent avec les envahisseurs, le peuple azna avec à sa tête Sarraounia Mangou refuse de céder aux envahisseurs. Ils résistent, mais n'ont pour seules armes que leurs arcs primitifs, leurs fétiches et leurs gris-gris. Les archers de Sarraounia réussissent à tuer plusieurs tirailleurs, mais ne peuvent résister longtemps à des ennemis armés de fusils et



de canons. Le 15 avril 1899, les soldats français s'emparent de Lougou que les Azna abandonnent pour ne pas se faire massacrer, mais ils poursuivent le combat, harcelant leurs ennemis à partir de la forêt où ils se sont cachés. Leurs flèches empoisonnées et la réputation de sorcière de leur reine sèment la zizanie dans le camp des Français qui voient leurs mercenaires africains désertir, se sentant menacés par les forces occultes.

Les officiers Voulet-Chanoine sont rattrapés à leur tour par leur réputation de « Terminator » sans foi ni loi, avec à leur trousse un délégué envoyé par la France pour prendre le commandement de la mission. Le duo fait tirer sur l'envoyé, avant de tomber eux-mêmes sous les balles des tirailleurs.

Bataille de Lougou

Et que devient la reine ? Ce n'est pas dans les livres d'histoire qu'on trouvera la réponse. Étrangement, ni les Archives nationales d'outre-mer de la France ni celles du ministère de la Guerre n'évoquent le nom de Sarraounia. La bataille de Lougou est passée sous silence dans les documents historiques. Les archives consultées par des chercheurs révèlent seulement que la mission Voulet-Chanoine dut faire face à l'hostilité des villageois de Lougou (nommément cité dans les documents déposés) ainsi que les bourgades avoisinant Loulou, et que « leur résistance acharnée coûta à la Mission 7.000 cartouches, 4 tués et 6 blessés ». Preuve sans doute que les combats furent violents, et pourtant les documents ne parlent ni de « bataille », ni de « Sarraounia ».

C'est en fait à travers les récits oraux de l'époque que s'est construit le portrait de la reine résistante. L'écrivain Abdoulaye Mamani et le cinéaste Med Hondo, auxquels on doit respectivement une biographie romancée de la souveraine des

Haoussa (Sarraounia : le drame de la reine magicienne, L'Harmattan 1980) et un film sur le même thème (Sarraounia, film sorti en salle en 1986), se sont appuyés sur ce précieux fond oral pour raconter, mêlant mythe et réalité historique, la destinée légendaire de ce personnage hors du commun.

On apprend dans la biographie de Mamani qu'orpheline dès sa prime enfance, Sarraounia Mangou n'était guère une femme ordinaire. Nourrie de lait de jument et initiée très tôt par un ami de son père aux mystères des forces occultes à l'œuvre dans le monde, elle était devenue une sorcière et magicienne, doublée d'une redoutable guerrière amazone. Devenue reine des Aznas, elle « a su résister, écrit Mamani, à l'invasion des Touaregs belliqueux du Nord et préserver son royaume des fanatiques Foulanis de Sokoto qui tentent désespérément de la soumettre à l'Islam. Le capitaine Voulet est surpris par la résistance farouche de la Sarraounia et des guerriers aznas. Après une nuit de combats acharnés, Voulet et ses hommes occupent la Cité royale. Mais la Sarraounia ne se rend pas... »

Quant à la suite, les versions diffèrent. Selon certains récits, la reine prit le maquis avec les autres guerriers de son royaume et continua de harceler le vainqueur le poussant à partir. Une autre version suggère que, prise au piège dans son palais encerclé par l'ennemi, la reine guerrière tourne en rond pendant des journées entières. Puis un jour, les portes du palais se sont ouvertes. Les témoins jurent avoir vu alors une panthère noire comme la nuit surgir du fond de la forteresse, sauter par-dessus les remparts avant de disparaître dans la forêt avoisinante. Personne n'aurait plus jamais revu Sarraounia Mangou !

Source : Rfi

PORT DE LUNETTES-LA VISÉE ESTHÉTIQUE ET LA VENTE CLANDESTINE DES LUNETTES AU TRÔNE

Inadaptées, les lunettes peuvent entraîner des anomalies oculaires

Étant un accessoire très complexe, les lunettes sont un instrument optique conçu pour ajuster la vision. Elles sont recommandées aux personnes souffrant d'anomalies visionnaires. Ces dernières les portent constamment. Mais pour d'autres personnes, les lunettes portent une visée stylée et esthétique. Sans en tenir compte, l'usage des lunettes les expose à une panoplie de risques de problèmes de vision.

Le port des lunettes est devenu un phénomène de mode. Beaucoup de personnes s'en procurent sans raison valable ou pour raffiner leur mise. Certaines personnes laxistes préfèrent acheter des lunettes auprès des marchands ambulants qui n'ont que faire des risques, plutôt que d'aller se faire consulter chez un ophtalmologue et s'acheter des lunettes chez l'opticien, spécialisé dans le domaine.

En tenue d'ouvrier, Djadji déambule dans l'atelier de son boss. Dans son lieu de travail, les barres de fer font le décor. Des portes déjà construites, des escaliers en fer, des barils vides, des grilles de façades, autant de matériaux en fer nécessitant d'être reforgés. Il s'agit d'un atelier de menuiserie métallique.

Pour reforger le fer, Djadji utilise le pistolet à souder. En contact avec le fer, cet outil génère de petites étincelles. Ces étincelles agissent sur les yeux négativement. D'après un site français, la lumière visible produite lors du soudage est si vive que l'iris de l'œil peut éprouver des difficultés à se contracter suffisamment ou assez rapidement pour réduire la quantité de lumière parvenant à la rétine. Il en résulte des éblouissements temporaires et une fatigue oculaire. C'est ce type de problème que rencontre Djadji dans son domaine. Donc pour éviter toute forme de complication oculaire, il utilise des lunettes.

« Je ne suis pas intéressé par les lunettes. Mais mon travail m'y oblige. Pour éviter un éventuel souci, je mets en général des lunettes noires pour atténuer la lumière vive que dégagent les étincelles », affirme le jeune menuisier métallique.

Pour s'en procurer, il achète ses lunettes de protection chez les vendeurs ambulants. Pourtant, il existe des lunettes professionnelles pour soudeurs, mais Djadji ajoute que les boutiques de ce genre manquent à Dakar : « C'est rare de voir une boutique spécialisée dans la vente de lunettes pour soudeur ; parfois, à l'arrivée de certains conteneurs, on y aperçoit ces petits outils extrêmement rares, mais en général, je m'en procure auprès des vendeurs ambulants.

Phénomène de mode

C'est un phénomène de mode pour Mme Barry. Petite de taille, elle passe inaperçue.

Mme Barry est loin d'être simple ; c'est pourquoi elle s'habille différemment. Pour attirer l'attention de ses clients et donner l'apparence d'une femme instruite, elle rajoute des lunettes fashion. La visée est de mettre en valeur sa personne ; c'est qu'elle confie : « J'aime les lunettes et j'en dispose une collection. Les lunettes me mettent en valeur, surtout que je suis très petite avec un visage pas aussi grand. L'usage des lunettes me donne une certaine hauteur. Les gens ont tendance à croire que les femmes

qui portent des lunettes sont les plus intelligentes. Je me suis appropriée cette affirmation pour valoriser ma personne surtout dans mon milieu de travail ».

Cette dame n'a jamais consulté un spécialiste pour savoir quel type de lunette elle doit utiliser. « Je ne suis jamais allée à une consultation chez l'ophtalmologue. J'ai un fournisseur de lunettes juste à l'arrêt du bus qui m'appelle à chaque fois qu'il a de nouvelles lunettes », fait dévoiler Mme Barry, l'air très instruite avec ses vitres. Elle crédibilise ses propos en insistant sur le fait qu'elle n'a aucun problème de vision, qu'elle utilise les lunettes sans degré et qui lui permettent de supporter la lumière du soleil.

Le cas de Mme Barry est d'ailleurs un problème courant au Sénégal : les gens ignorent que des verres mal adaptés aux yeux du porteur peuvent conduire à une multitude de symptômes. C'est qui est arrivé à cette jeune fille. Depuis son enfance, elle jouait avec les lunettes de son papa, instituteur à l'époque. Après des années, la jeune candidate au Bfem s'est retrouvée avec des problèmes oculaires.

« Je ne savais pas que l'utilisation des lunettes pouvait provoquer dans le futur ces troubles de la vision. Je me retrouve avec des anomalies sur chacun des deux yeux : pour l'œil droit, j'en porte 0,25 et pour l'œil gauche, j'en mets 0,50 » se confie la fille âgée de 15 ans.

Pour Faly, le port des lunettes est venu accidentellement. En effet, elle a la vision brouillée quand ses yeux sont en contact avec une lumière vive comme le soleil. Elle explique la raison de son port de lunettes qui n'est ni plus ni moins à titre curatif : « Je n'aime pas les additions, les rajouts au naturel ont tendance à me déranger. Ils m'évahissent généralement. Mais le cas des lunettes m'a un peu dérangée au début. Je ne suis pas ces grandes dames qui portent des lunettes pour faire ressortir leur beauté ou leur prestance. Ce qui m'a lié avec les lunettes est strictement sanitaire. Parce que quand je suis chez moi, je ne les mets pas tout simplement parce que je ne sens pas le besoin de les mettre. Par contre quand je sors la journée et que je suis en contact avec la lumière du jour, l'usage des lunettes devient impératif. Elles me permettent d'accommoder ou d'ajuster la lumière en fonction de l'intensité ».

Portées pour corriger certaines anomalies oculaires, les lunettes sont devenues un outil de prestance. Beaucoup de personnes s'en servent pour mettre en valeur leur attitude et leur personne, alors que chaque type de lunettes a une fonction déterminée. Ce qui échappe aux usagers hors normes, c'est que le port de lunettes inadaptées engendre des troubles de vision et peut provoquer des maux de têtes, de l'étourdissement entre autres.

Khadidiatou GUÈYE Fall

